40-45 : Expressions & Impressions
Visages de témoins

40-45 : Expressions & Impressions Visages de témoins
Administration communale de Beauvechain - Edition



CATALOGUE D'EXPOSITION
Novembre 2017

Administration communale de Beauvechain - Édition

Beauvechain

40-45 : Expressions & Impressions
Visages de témoins

CATALOGUE D'EXPOSITION
Novembre 2017

Administration communale de Beauvechain - Édition

Édition : Administration communale de Beauvechain
Place Communale, 3 - 1320 Beauvechain

Éditeur responsable : Marc Deconinck, Bourgmestre

Coordination : Mathieu Bertrand, Chef de projet

Graphisme : www.clic-arts.be

Impression : Wavre - 2017

ISBN : 978-2-9602047-0-4

Toutes les photographies de l'ouvrage sont réalisées par l' Atelier de l'Image
Le texte engage la seule responsabilité des auteurs

Diffusion gratuite

Avant-propos

Notre vie en société dans une Europe, certes imparfaite, mais où règne la paix, se fonde sur des valeurs fondamentales : la démocratie, la liberté et le respect des droits fondamentaux.

Il n'en fut pas toujours ainsi et les habitants de notre commune ont eu, dans le courant du 20e siècle, à subir les avanies de deux guerres particulièrement meurtrières.

En novembre 2014, la commune a pris l'initiative, avec l'aide d'une équipe de bénévoles, d'organiser une exposition et d'éditer une plaquette sur le thème : « 1914 - 1918 Beauvechain dans la tourmente ».



Perpétuer la mémoire du passé, c'est renforcer le sentiment d'appartenir à une communauté et faire œuvre de citoyenneté. Il nous apparaissait particulièrement indiqué de poursuivre dans cette voie notamment à propos de la Seconde Guerre mondiale et, pour ce faire, interroger nombre de nos concitoyens qui l'ont vécue.

Les témoins disparaissent progressivement et les mémoires sont certes moins assurées, mais quelle richesse dans les témoignages recueillis par notre concitoyen Monsieur Jean-Paul Deprez. C'était son idée ; il s'y est impliqué avec passion et rigueur mais aussi avec tout le tact et la patience voulus. Qu'il trouve ici notre profonde gratitude et nos plus vifs remerciements.

Ceux-ci s'adressent bien évidemment à toutes celles et tous ceux qui ont accepté de participer à cette entreprise, convaincus du bien-fondé de la perpétuation de la mémoire du passé. Merci pour votre confiance et la netteté de vos souvenirs.

Des remerciements tout particuliers aux artistes-photographes de l'Atelier de l'Image. Nous connaissons de longue date leur volonté d'implication dans la vie de notre village.

Merci à Antoine Vermeesch pour son soutien dans le volet technique des enregistrements.

Ce projet se veut dynamique avec cette exposition de photos et l'édition de cette plaquette, il se veut aussi progressif. Toute personne désireuse de communiquer encore son vécu à ce sujet est la bienvenue et son témoignage viendra combler les lacunes inhérentes à ce type de démarche.

Ce n'est qu'une étape dans le processus de mémoire. Un temps doit être maintenant donné à l'analyse des faits et à leur contextualisation dans une trame historique plus large. L'objectif est à terme de mettre d'autres activités sur pied.

Ce projet s'inscrit dans notre Programme Communal de Développement Rural (PCDR). Ce dernier a notamment comme ambition la mise à disposition d'au moins un lieu de convivialité par ancien village et hameau. C'est notamment le cas à Tourinnes-la-Grosse où le rachat de l'ancienne maison communale et école à l'arrière de l'église va permettre la mise en place d'une maison de village qui sera aussi maison de la mémoire et de la citoyenneté.

Son Chef de projet en est Mathieu Bertrand, agent communal, coordinateur, animateur et efficace cheville ouvrière de cette manifestation. Nous tenons à l'en remercier vivement.

Marc Deconinck
Bourgmestre - Novembre 2017



Un travail de mémoire

DEVOIR DE MÉMOIRE ?

La notion de « Devoir de mémoire » est complexe[1]. La mémoire ne se décrète pas, elle se construit. L'expression « Devoir de mémoire » est invoquée de manière récurrente depuis de nombreuses années au point de devenir un poncif dont l'utilisation abusive se banalise[2]. Pour les générations d'après-guerre et les suivantes, elle ne suffit plus[3]. Aussi légitime soit-elle, cette injonction à se souvenir implique une obligation morale qui trouve son origine dans un sentiment de culpabilité alors que l'édification d'une conscience citoyenne nécessite surtout de l'apaisement et du dialogue. Peut-être serait-il plus juste aujourd'hui de dire « Devoir d'histoire »[4] et « Travail de mémoire »[5]. Car c'est bien d'un travail de mémoire dont il s'agit ici. Un précieux travail réalisé par Jean-Paul Deprez, Beauvechainois attentif à l'histoire de son village. Il parcourt depuis 2015 l'ensemble de l'entité pour recueillir le témoignage de nos anciens qui ont vécu la Seconde Guerre mondiale sur le territoire, marqué comme partout ailleurs par les bombardements, la déportation et la réalité de l'occupation.

Si d'aucuns pourraient juger le contenu de ce catalogue comme une juxtaposition d'historiettes, il n'en est pas moins le résultat d'un réel exercice de transmission. Ce sont aussi ces « petites histoires », ces anecdotes, qui donnent au lecteur d'aujourd'hui les outils dont son imaginaire a besoin pour admettre l'impensable, cette guerre qui a pourtant eu lieu dans nos villages et ailleurs, il y a à peine plus de 72 ans.

UNE DYNAMIQUE COLLECTIVE

Les souvenirs ainsi collectés ont déclenché une dynamique collective et volontaire. Le projet de la sauvegarde de ces témoignages oraux a fédéré des personnalités diverses dont certaines ne se connaissaient pas. Il a donné lieu à la rencontre de l'autre et à l'expression de plusieurs langages. Notre espoir est que la lecture de ces quelques « morceaux » de vécu puisse donner de la place à la nuance dans notre mémoire collective. Cette nuance est une étape importante sinon essentielle dans le processus qui cherche à éviter tous les obscurantismes.

Les informations enregistrées permettront ultérieurement un « Devoir d'histoire »[6], avec le temps nécessaire à l'analyse et aux recoupements. Cependant, il aurait été dommage de ne pas exposer les visages de nos témoins ainsi que leur personnalité rendue avec brio par les photographes de l'Atelier de l'Image qui se sont impliqués sans réserve dans ce projet. Leur regard a permis d'aller bien au-delà de l'identification et de la simple illustration. C'est pourquoi le choix a été de réaliser dans un premier temps une exposition d'images et une sélection de citations ; le tout rassemblé dans un catalogue à destination des habitants de la commune.

Mathieu Bertrand
Chef de projet

1 BIENENSTOCK M., *Le devoir de mémoire : un impératif ?* dans *Les Temps-modernes*, n°660, septembre-octobre 2010, pp. 98-115.
2 LALIEU O., *L'invention du « Devoir de mémoire »*, dans *Vingtième Siècle, revue d'Histoire*, n°69, janvier-mars 2001, pp. 83-94.
3 GENSBUGER S. *Entre « devoir de mémoire » et « abus de mémoire » : la sociologie de la mémoire comme tierce position*, dans MÜLLER B. (dir.), *Histoire, mémoire et épistémologie. À propos de Paul Ricœur*, Lausanne, Payot, 2005, pp. 76-95.
4 Terme utilisé par l'historien français Antoine PROST dans son ouvrage « Douze leçons sur l'histoire » (Paris, Le Seuil, 1996, 330 p.).
5 Pour le philosophe Paul RICOEUR, l'un des premiers à avoir posé la question de savoir s'il est légitime de faire du devoir de mémoire un impératif, la notion de « travail de mémoire » implique une politique de la « juste mémoire », non pas dans le sens de la dette mais bien dans celui de la transmission d'un héritage (RICOEUR P. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, 689 p.).
6 Le devoir d'histoire fait appel à un travail scientifique alors que la mémoire s'attache surtout à l'expérience individuelle en prise aux sentiments, à l'affect.

La Seconde Guerre mondiale, repères chronologiques

L'HÉRITAGE DE LA GRANDE GUERRE

Après la Première Guerre mondiale, l'Allemagne est au plus bas, son économie est ruinée. En 1929 survient le « Crash de Wall Street » qui provoque une crise économique et sociale sans précédent. Le monde entier s'enfonce alors dans la tourmente, entrainé dans une décennie de récession marquée par l'augmentation massive du chômage et de la misère, attisant aussi de profondes transformations sociales et politiques.

En 1932, l'Allemagne compte environ 6 millions de chômeurs. Profitant de ce contexte extrêmement difficile, Hitler (1889-1945) parvient à s'imposer. Il se crée une place croissante sur la scène politique allemande à partir des années 1920 jusqu'à devenir chancelier le 30 janvier 1933. Il instaure rapidement une dictature totalitaire, raciste et impérialiste désignée sous le nom de Troisième Reich.

LE DÉCLENCHEMENT DU CONFLIT

Le 12 mars 1938, c'est l'Anschluss. L' Autriche est intégrée au Troisième Reich et occupée militairement sans faire appel aux armes. Hitler souhaite annexer également la Tchécoslovaquie qui compte une minorité allemande, les Sudètes. Les Tchèques refusent et la guerre se profile à l'horizon.

Un soubresaut pour sauver la paix est tenté avec la conférence de Munich, le 29 septembre 1938, rassemblant l'Allemagne, le Royaume-Uni, la France et l'Italie. En réalité Mussolini et Hitler y dictent leurs volontés. L'absorption de la Tchécoslovaquie se poursuit et le 1er septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne. Un accord d'assistance franco-anglaise existe en cas d'agression de la Pologne, la guerre est déclarée à l'Allemagne.

Dans le même temps, Hitler s'est assuré un pacte de non-agression avec l'Union Soviétique de Staline (1878-1953). L'URSS envahit également la Pologne qui est divisée entre les deux occupants. À l'ouest, jusqu'au printemps 1940, c'est la « drôle de guerre », Allemands et Français campent sur leurs positions. À l'est, l'URSS se montre plus agressive et s'en prend à la Finlande.

Dès l'automne 1942, la plus grande partie de l'Europe se trouve sous la domination allemande. Les pays occupés doivent fournir au Reich une énorme contribution économique qui va impacter considérablement la vie quotidienne, comme l'obligation de donner des indemnités visant l'entretien des troupes, le prélèvement d'une partie substantielle de la production agricole et industrielle, la déportation de mains-d'œuvre.

Le régime nazi accompagne les lignes de front et s'installe en zone occupée. Il se caractérise par l'usage de la terreur qui va de la persécution des opposants jusqu'à l'horreur : l'application froide d'un programme d'asservissement et d'extermination de ceux que les nazis dénoncent comme les ennemis permanents du Reich tels que les juifs, communistes, francs-maçons et autres représentants desdites « races inférieures ».

LA BELGIQUE

La Belgique avait tellement souffert des dommages de guerre causés durant 14-18 qu'elle redoute de se voir une nouvelle fois enlisée dans un conflit. En octobre 1936, le Roi Léopold III (1901-1983) confirme que la Belgique sera neutre en cas de déclenchement d'une guerre de grande ampleur entre les pays d'Europe.

Lors de la déclaration de guerre à l'Allemagne par la France et l'Angleterre, la Belgique, malgré sa politique de neutralité, proclame une mobilisation générale et se lance en urgence dans un processus de réarmement. Elle augmente également ses défenses en créant notamment la fameuse ligne KW, une barrière anti-char installée entre Koningshooikt (province d'Anvers) et Wavre, qui passait par Beauvechain.

Pour atteindre la France, les Pays-Bas et le Luxembourg, l'Allemagne envahit la Belgique le 10 mai 1940 et entraine la nation dans un conflit qui ne durera que 18 jours. Le 28 mai 1940, après avoir tenté de négocier un cessez-le-feu, le roi des Belges, qui était le commandant en chef des armées, capitule sans condition. Quelques 112 500 soldats français et belges parviendront à rejoindre l'Angleterre via Dunkerque. D'autres trouveront les moyens de retourner chez eux mais beaucoup sont envoyés en captivité en Allemagne. La plupart de ces derniers ne seront libérés que 5 ans plus tard.

L'occupant exploite les ressources du pays au bénéfice de la Wehrmacht. Pour soutenir l'industrie de guerre allemande, il instaure le Travail Obligatoire en 1942. Des milliers de travailleurs sont déportés en Allemagne. Certains vont refuser, fuir, ou rejoindre la Résistance. D'autres, une minorité, feront le choix de la collaboration.

Au quotidien, la première préoccupation de la population est de survivre, de manger ! Le régime impose le rationnement et distribue des timbres de ravitaillement. Le marché noir se développe et devient une économie parallèle. Dans un premier temps l'armée allemande s'efforce de donner une image positive mais la relation entre les deux parties se tend de plus en plus. Dénonciations, résistances, menaces, exécutions et déportations dans des camps de concentration vont marquer bon nombre de destins.

La libération de la Belgique par les forces alliées débute en septembre 1944 lorsque les armées britanniques, canadiennes et américaines ainsi que la brigade Piron pénètrent sur son territoire.

Beauvechain et les villages qui forment son actuelle entité sont libérés le 6 septembre 1944 par les soldats du 82e régiment de reconnaissance de la 2e division blindée américaine.

LA PLAINE D'AVIATION DE BEAUVECHAIN

Dès 1934, la Belgique dégage de maigres budgets en vue de réorganiser timidement ses armées. C'est dans ce cadre que l'État acquiert deux terrains à Beauvechain (aux Burettes et à La Bruyère) destinés à devenir de modestes champs d'aviation.

Le 11 mai 1940, l'aérodrome des Burettes est bombardé par les Allemands et la plupart des avions y sont détruits au sol. Le cinquième jour de l'invasion, le village de Beauvechain est totalement occupé.

En juin 1940, la Luftwaffe occupe les deux plaines et les agrandit en occupant les terres agricoles à sa convenance, sans expropriation ni indemnité. Elle les transforme en bases parfaitement équipées d'infrastructures les plus modernes pour l'époque. Elle les utilisera principalement pour abriter des bombardiers à long rayon d'action qui vont opérer sur l'Angleterre durant toute la guerre.

Dès janvier 1944, les installations aériennes sont régulièrement bombardées par l'aviation alliée, poussant les habitants à l'exode, notamment à Mille (M'lin). Le 5 juillet, le cœur du village de La Bruyère en subira les conséquences et accusera des pertes humaines. Le 15 août 1944 reste dans la mémoire de tous, tant ce bombardement fut conséquent et destructeur.

À partir de 1946 et durant 50 ans, du Spitfire au F-16 en passant par les Mosquito, Meteor, CF100, et F 104, la base Lieutenant-Colonel Aviateur Charles Roman va abriter le 1er Wing de Chasse. Aujourd'hui elle accueille encore l'école de pilotage de la Force Aérienne, le Wing Hélico ainsi que le Wing Météo.

Expressions & Impressions



1



La récolte de témoignages

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont accepté de me confier leur récit de guerre. Je n'ai rencontré que des gens accueillants, émus et engagés.

Vous m'avez parlé de l'exode sur des routes parsemées de débris et de morts, des bombardements et des abris de fortune. Vous avez évoqué les déportations et les prisonniers de guerre. Vous avez expliqué les privations et les petits plaisirs. Vous avez témoigné d'actes barbares, d'incivisme et de franche collaboration. Il a été question de solidarité entre villageois mais aussi de la nuance à faire entre le pire des ennemis et des Allemands qui n'avaient jamais voulu cela et qui, d'après témoignages, détestaient Hitler et son régime.

Albert Camus, prix Nobel de littérature, auteur de « la Peste » et de « l'Étranger », s'était également inspiré des dictateurs de l'époque comme Franco, Mussolini, Staline et Hitler, pour écrire une pièce de théâtre : « Caligula ». C'est l'histoire d'un fou intelligent, c'est-à-dire de celui qui n'est pas enfermé mais libre et qui, dans une société en crise développe ses fantasmes et détruit tout.

> *« C'est ce goût dans la bouche. Ni sang, ni mort, ni fièvre, mais tout cela à la fois (…). Toi aussi tu me crois fou. Et pourtant qu'est-ce qu'un dieu pour que je désire m'égaler à lui (…). Je prends en charge un royaume où l'impossible est roi (…). Lorsque tout sera aplani, l'impossible enfin sur terre, la lune dans mes mains, alors, peut-être, moi-même, je serai transformé et le monde avec moi »*[1].

Si nous voulons éviter que d'autres *caligulas* réalisent ce dont vous, comme témoins, avez été victimes et revivre les ténèbres, il convient d'avoir l'esprit critique envers tout signe initiateur. Une société qui ne transmet pas son passé prend le risque de subir le même sort.

Jean-Paul Deprez

1 GRENIER J., QUILLIOT R., *Albert Camus, Théâtre, Récits, Nouvelles*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962, pp. 26-27.

Simone BOLLAERTS
19 ans

[Quand] les Allemands sont arrivés ils étaient saouls, on avait peur.

Je n'ai jamais eu faim. Le meunier nous faisait de la farine pour rien. C'était le voisin. Mon grand-père a toujours mangé du pain blanc. Je n'ai pas eu froid non plus. On allait voler du charbon à la gare, on était à beaucoup. Mais après ma grand-mère n'a plus voulu.

J'avais été glâner des grains, on revenait et on a été pris par les gens qui faisaient les patrouilles. *Halte !* Près de chez Julos, là j'ai eu très peur.

Les Américains, toujours avec le sourire.





Jean BOLLEN & Marie-Louise VANDEZANDE

10 ans 7 ans

Au début de la guerre ils ont débarqué à la ferme [de Valduc] pour tuer 3 otages qu'ils disaient des espions, dont mon papa (…). Je me souviens c'était un *feldgendarme*. Quand il était venu chercher mon père dans la cave, je m'étais accrochée à sa botte et il m'a fait monter marche par marche comme ça dans l'escalier. Et arrivé en haut, il m'a donné un coup de pied. Heureusement que cet officier est arrivé sinon papa serait mort. L'officier a demandé ce qui se passait et mon père a pu expliquer qu'on le soupçonnait d'espionnage mais que ce n'était pas vrai. Il a libéré papa et les deux autres. Ça s'est passé tout au début de la guerre (…). L' Allemand qui a voulu tuer mon père a été abattu 100 mètres plus loin, dans la drève. Il était en side-car, il a été mitraillé par les Anglais.

Il y avait des patrouilles, ils prenaient leur service en chantant, comme on voit dans les films, avec le bruit des bottes.

La cure [de Hamme-Mille] était aussi occupée par les Allemands. C'était la jeunesse hitlérienne, les SS qui étaient là (…). On avait peur. Ils ont été mitraillés plusieurs fois par les avions anglais.

Les Américains se comportaient comme des cochons, terrible ! On n'a pas vu un Allemand faire un pipi contre un arbre, ça n'existait pas, mais les Américains quand ils sont arrivés – pas au début, là ils étaient gentils, ils donnaient du chocolat – mais au château, un peu après… Il y avait de grandes fêtes, des grands orchestres qui venaient et à ce moment-là, on voyait les bus descendre. C'était des putes d'Anvers qui venaient égayer les soirées des Américains. Un petit peu plus tard dans la soirée, ils avaient une bouteille de Whisky dans la poche, une couverture en dessous du bras et une mouquère en dessous de l'autre. Mais l'orchestre c'était formidable ! C'était de la musique à la Glenn Miller. Et le lendemain quand on se levait, il y avait des préservatifs partout, presque comme un arbre de Noël.



Irène BRANS
3 ans

Quand ils [les Allemands] sont arrivés on était à la cave (…). Les Anglais étaient à Weert-Saint-Georges et ils tiraient sur Beauvechain. On entendait *Boum ! Boum !* Et quand j'entendais ça, je pleurais, je pleurais. J'étais sur les genoux de ma grand-mère qui disait : *faut pas pleurer, faut pas pleurer, écoute*. Elle avait ses deux fils à la guerre. *Ça c'est Mononke Henri, il tire sur les Allemands*. Écoute, *c'est Mononke Maurice, il tue aussi des Allemands*. Pour me calmer. Mais je pleurais jusqu'à ce que ce soit fini.

Ils avaient des bonbons. Je vois encore le tube de pastilles noires. Ma sœur était debout dans la maison et elle mangeait volontiers des bonbons. Ça fait qu'il lui donne le tube de bonbons. Ma sœur le prend mais ma maman dit : *non, non, non, non ! Pas manger ça ! Pas manger ça !* L' Allemand voyait bien que maman ne voulait pas alors il a repris le tube de bonbons, il l'a déchiré et il en a pris un pour montrer que c'était bon. On a mangé le tube en un temps deux mouvements. C'est ça mon premier souvenir des Allemands.

On n'a pas eu faim. Ils venaient de Liège pour mendier une tartine. Je me souviendrai toujours d'une petite jeune fille qui arrive en hiver. Elle était trempée ; ses pieds on aurait dit des pantoufles pourries. Mam' quand elle a vu la fille elle l'a fait rentrer à la maison, elle a mis un bassin d'eau chaude pour elle se réchauffer et alors elle lui a séché les pieds. Elle lui a mis des bas et elle a pris des pantoufles en toile qu'elle avait et elle les a mis à la fille. Puis elle lui a donné du café chaud et des tartines. Après elle est partie et on ne l'a plus vue.

Joseph DELESTINNE
18 ans

Il y a eu des jours terribles ! Ce que je n'ai jamais oublié c'est en 40 quand on a évacué en vélo jusqu'à Cambrai et je me souviens qu'en partant on s'est caché sur le bord de la route. Quand on s'est relevé il y en a beaucoup qui ne se relevaient plus. Ils étaient mitraillés. Il y avait des enfants, des vaches, des chevaux, des bœufs.

Il y a eu plusieurs bombardements à la fin de la guerre. Des éclats de bombes tombaient partout quand ils tiraient contre les avions. On allait au champ avec une manne sur sa tête pour ne pas avoir d'éclat d'obus. Il y avait un canon là au-dessus, à Nodebais, qui tirait après les Américains.

On n'a jamais été embêté la nuit par les Allemands (…). On allait au cinéma à Grez. On était jeune. À pied ou en vélo. On revenait à 10 heures du soir. À Gottechain, il y avait un café avec une fille. On buvait et on dansait jusqu'à 2 ou 3 heures du matin. Il y avait des Allemands dans les champs et jamais personne n'a rien dit.





Marcel DELESTINNE
16 ans

« Je me souviens, c'était les avions qui venaient bombarder Les Burettes et moi je croyais que c'était les Anglais. Alors je suis parti au-dessus pour faire signe aux Anglais mais seulement c'était des Allemands. Ils ont détruit tous les avions aux Burettes.

« Il y a eu de grands bombardements ici, de la plaine, à La Bruyère. C'était les Américains, je me souviens. On était à la messe à Tourinnes quand ils ont commencé à bombarder. On est sorti de l'église et il y a des bombes qui sont tombées pas tellement loin. C'était impressionnant. Le bruit. Il y a eu tellement de bombes qu'il faisait noir en plein jour.

« Il y avait beaucoup d'Allemands qui circulaient dans le village. Ils étaient ici au-dessus, ils s'occupaient de la batterie. C'était un canon. Ils étaient bien à 4 ou 5 sur la batterie (…). On a même eu des gamins ici, sur la fin. Ils avaient 14, 15 ou 16 ans et ils s'occupaient de la batterie.

« La dernière fois que je les ai vus [les Allemands] c'est dans une ruelle. Il y avait un tank allemand qui tirait sur Tourinnes alors qu'un char Américain arrivait. Pas vraiment un combat de chars mais les Allemands ont tiré et les Américains aussi. Le char allemand est reparti vers l'Allemagne.

Raymond DELESTINNE
8 ans

& Christiane VANMEERBEECK
7 ans

« En mai 40, c'était La bataille de la Dyle. Les Allemands étaient ici à Nodebais et les Anglais à Weert-Saint-Georges (…) les coups de canons étaient forts (…). J'étais partie avec maman pour nous cacher dans la cave d'une ferme (…) on y est bien resté plusieurs jours. Les Allemands sont venus mettre un canon dans la cour de la ferme et la dame qui nous a accueillis s'est mise à genou pour prier en disant qu'il y avait beaucoup d'enfants dans la cave. Ils ont été gentils, ils sont partis avec le canon. Il faut bien dire une chose, c'est que les Allemands n'étaient pas agressifs avec les civils.

« En 40, Germaine Hallet, mariée à Fernand Decoster, a reçu un coup de baïonnette d'un Sénégalais, au travers de la porte (…). Elle n'a pas été bien soignée et on a dû lui amputer le bras. Ça s'est passé à Beauvechain.

« On n'avait pas de problème de nourriture. Maman avait une vache et on tuait au moins 3 ou 4 cochons par an. On tuait ça dans la cour derrière. On ne déclarait pas ce qu'on tuait, c'était caché sinon il fallait aller chercher un bon à la commune et un inspecteur qui habitait Beauvechain venait voir sur place.

« Les Américains sont arrivés par le Grand Brou à Tourinnes-la-Grosse. Ils étaient cantonnés dans les prairies. Ma sœur et moi on a couru et on a été les voir, ils donnaient du chocolat (…). Ils sont arrivés par Hamme-Mille puis ils se sont arrêtés au Grand Brou pour laisser le temps aux Allemands de repartir, mais ils ont été trop vite et les Allemands étaient encore là. Un tank est revenu sur Tourinnes et a mitraillé dans les façades à côté du relais Saint-Martin. Il y avait déjà partout des drapeaux belges aux fenêtres.



Fernande DRAPPIER
11 ans

Ceux qui étaient ici ne partaient pas au front. Il y avait des pompiers, des menuisiers, de tout là-dedans. Les jeunes allaient au front, ici c'était les plus âgés (…). Ils ont même fait des avions en bois. Ils étaient dans les buissons là-bas, pour donner l'impression que les avions étaient ailleurs.

Il y avait 2 ou 3 marchands de légumes qui passaient dans le village, avec une charrette. On pouvait en acheter mais c'était beaucoup plus cher que d'habitude.

Ce qui m'a marqué en bien, c'est la *kommandantur* (…) qui a fait partir les Allemands d'ici [de notre maison] pour nous y remettre. Il y en avait un qui était gentil parce qu'il avait une fille en Allemagne qui avait le même âge que moi (…). Quand il y avait trop de nourritures dans leur cuisine, il nous la donnait (…). On lavait son linge, il fallait gagner sa vie, alors on lavait.





Louis DUCHENNE
14 ans

« On tremblait de peur à cause de 14-18. Il y en avait de toutes les tailles et surtout ils gueulaient !

« Il y avait une petite fête à Tourinnes [au relais Saint-Martin], puis 5 à 6 Allemands sont arrivés. Les hommes à gauche, les femmes à droite ! C'était juste un contrôle d'identité mais on ne le sait pas d'avance.

« [Au début de la guerre] Sur le marché noir, 1 kg de beurre c'était 350 francs ; 100 kg de froment, 3000 francs. Et on gagnait à peine 50 à 60 francs par jour.

« (…) j'ai dû aller travailler à la plaine. Un jour je ne suis pas allé. On m'a conduit à La Bruyère, au bureau où il y avait 2 à 3 Allemands. On m'a mis dans le cachot les portes ouvertes. J'ai pu quitter le soir pour rentrer à pied.

« [À la fin de la guerre] Il y avait des Allemands qui demandaient un peu partout si on avait une radio pour savoir où étaient les Anglais.

Eva FRIX 15 ans

J'ai marié un flamand qui était venu travailler sur le champ d'aviation.

Il y en avait un [un Allemand] en face de la maison de ma maman, c'était le photographe de l'armée (…). On l'appelait le *Zat* tellement qu'il buvait (…). Mais il n'était pas mauvais (…). Quand ma maman faisait du pain et quand il était sorti du four, il coupait une grosse tranche de pain pour la manger chaud (…) à l'armée c'était du pain gris, sûr et dur (…). Il s'appelait Ferdinand, et son papa était chef policier pour Hitler (…). Il n'aimait pas ça, il n'aimait pas son papa. Il était contre le régime et il en parlait avec nous.

Mes parents étant cultivateurs on n'a jamais eu froid, jamais eu faim. On se chauffait avec du bois et avec un peu de charbon qu'on avait stocké à la mobilisation. On avait tout puisqu'on cultivait. Le sel on en avait stocké, le sucre venait de Hollande (…). On devait faire attention à nos affaires parce que on venait voler (…). Ils venaient et ils coupaient la tête du dizeau de froment (…). Alors on allait chacun son tour regarder aux terres.

[À la fin de la guerre] Il y a un Allemand qui venait tous les jours écouter la radio à la maison, Radio-Londres. C'était un instituteur de Brême. Il voulait savoir ce qui se passait.





Félicien FRIX
14 ans

« Les gens avaient peur des Allemands. Il y avait des souvenirs de la Première Guerre. Ils avaient fait des cruautés.

« Ça a commencé au bout de la rue ici, à bombarder. Papa était un blanchisseur et il plafonnait aussi. On était parti (…) à l'autre bout du village et moi j'étais avec lui. Gamin, j'aidais mon papa à blanchir. On avait fait un abri dans le jardin. Quand il y avait quelque chose on courait dedans. Maman, une voisine et mon frère y étaient pendant le bombardement et une bombe est tombée sur l'abri (…). On est revenu quand le bombardement était terminé. (…). Après on les a rentrés dans la maison, dans une chambre. Il y avait 3 morts, avec la voisine. C'était un bombardement des Américains, en 44, à la fin de la guerre, le 4 juillet [sic.]. En septembre on était libre. L'enterrement s'est fait dans la salle *Chez Jérôme*, à l'actuel *Théâtre des 4 mains*. Le curé a fait la messe là pendant un bon moment car l'église était impraticable [touchée par une bombe également].

« Ils allaient travailler sur la plaine en chantant, à plusieurs. Ils faisaient beaucoup de bruit, avec leurs bottes de cuir et des clous dedans.



Albert HACCOURT
12 ans

On est resté dans une ferme [en France] avec des réfugiés. Les femmes se sont mises à traire, trier les patates et je ne sais quoi d'autres pour se rendre utiles. Les Allemands n'ont pas été contraires là, c'était la *Wehrmacht* je suppose. Ils ont tué des bêtes au fusil et les ont découpées en morceaux pour donner de la viande aux réfugiés. C'est comme ça qu'on a mangé là-bas. C'est là, la première fois que j'ai vu des Allemands.

Sur la fin de la guerre, on bombardait les champs d'aviation et il y avait du travail pour boucher les trous. Sur le chemin de l'école [l'Athénée royal de Jodoigne], on arrêtait le tram à vapeur et on faisait descendre tous les plus grands pour aller sur le champ d'aviation. Moi je n'y ai jamais été parce que quand je voyais ça je descendais de l'autre côté [du tram]. Je connaissais La Bruyère comme ma poche ! Alors je foutais le camp.

René Delronche a voulu aller chercher un petit quelque chose à manger (...) au moment du départ des Allemands. Mais il y avait encore un Allemand dedans [un SS]. Il est sorti et a dégainé son pistolet. Ils sont partis par la rue des Combattants, puis par la rue de Wavre. Ils ont descendu la rue Marcoen et là vers le milieu de la rue, il a reçu 2 balles dans la nuque. Il a été tué sur le coup.

Les Américains venaient de Tourinnes, par la rue du Moulin à Eau parce que à l'époque la rue qui passe devant l'ancienne gendarmerie n'était qu'un sentier. La colonne est passée devant chez nous. Ça a passé pendant des heures. C'était des chars, des camions et tout plein de véhicules militaires. Je me souviens de la réflexion des gens : *C'est normal qu'ils gagnent la guerre*. On n'avait jamais vu ça avec les Allemands.

Sophie HUNDER
15 ans

Moi, j'ai été déportée aussi ; obligée de me rendre en Allemagne pour travailler. J'ai eu la chance de travailler dans une ferme. Là on avait à manger. Et quand on n'avait pas assez sur la table, on pouvait manger des pommes de terre crues.

Il y avait des juifs dans mon village [en Pologne] (…). Ils menaient les juifs devant des trous pour les tuer. C'est des policiers polonais qui étaient obligés de les aider pour les amener là. Une fois devant les trous ils devaient les déshabiller. Nu. Tout nu ! Ils devaient se coucher dans le fond et on tirait une rafale de mitraillette. Ainsi de suite. Il y en avait qui étaient tués et d'autres pas. Le trou était rempli, rempli. Le sang, il montait avec (…). C'est comme ça que l'on tuait. J'ai vu par la fenêtre, mon professeur de musique. Je l'ai vu aller à la mort avec sa femme et son gamin de 9 ans. J'ai vécu tout ça et j'ai toujours tout ça devant les yeux. On ne peut pas oublier.

Mon [futur] mari avait été prisonnier de guerre pendant 5 ans. On travaillait dans la même ferme. La guerre terminée, il m'a demandé de venir avec lui en Belgique. Il m'a dit que j'y aurais une belle vie (…). On ne pouvait pas venir en Belgique sans se marier. Alors on s'est marié (…) dans une commune en Allemagne avec des témoins que l'on ne connaissait pas. Quand on est arrivé, la maison était détruite, il n'y avait plus rien.





Marie-José JADOT
17 ans

Mon grand-père est resté tout seul. Il n'a pas voulu partir [en Normandie]. Les Allemands l'ont saoulé et ont vidé la cave. Mes parents commandaient des fûts de vin. Et puis on avait de beaux couverts en argent dans des étuis. Ils avaient disparu. Par après on avait nettoyé une vieille écurie et au fond d'une crèche, sous la paille, on avait retrouvé les couverts. C'est un Allemand qui les avait cachés pour emporter après.

À la brasserie de la Franche-Comté, il y avait un atelier où on réparait les petits moteurs. Il y avait un officier allemand, Rose qu'il s'appelait. Il était vraiment très, très gentil. Il détestait la guerre et les nazis mais il avait été obligé de faire ceci. C'était un grand monsieur, un bel homme. Il avait une amie de Bruxelles, une belle femme pleine de bijoux. Il est parti quelques fois avec elle à Paris. Elle venait le rejoindre tous les week-ends et elle retournait le lundi pendant la journée. Un jour on nous a dit que c'était la fille du directeur de SBR, une société qui fabriquait des postes de radio. Plusieurs personnes avaient été réquisitionnées pour aller travailler en Allemagne. Il avait fait des papiers comme quoi ils devaient travailler ici pour lui. Tout le monde l'estimait. À la fin de la guerre il a empêché pendant l'évacuation, qu'on prenne les chevaux dans la rue. Il avait dit qu'il en avait besoin pour lui et à la fin [de la guerre] il est venu dire au revoir.

Berthe JEANQUART
5 ans

Le 15 août 44 on avait annoncé à Radio-Londres le bombardement de la plaine. J'étais à la messe [à l'église de Nodebais]. Je suis revenue tout de suite et les gens sont partis dans l'abri à la place de Nodebais. J'avais 9 ans et j'étais une des premières dans l'abri, tout à fait au fond. Il y avait place pour plus ou moins 40 personnes.

À l'école il y avait une chanson que l'on chantait à la fin de la guerre : *Après plus de 4 ans on a vu les allemands faire leur baluchon afin de ficher le camp. Ils* [les Américains] *ont apporté notre liberté c'est pourquoi on peut chanter. Ils sont foutus, on ne les reverra plus ! Les fridolins sont retournés à Berlin. Churchill s'en va avec tous ses soldats pour flanquer à Hitler un coup de pied dans le derrière.*

On ne comprenait rien. Ils faisaient peur parce qu'ils parlaient très fort dans une langue que nous ne comprenions pas.

On était sur le chemin, on s'est caché dans un talus à 300 mètres de la baraque. Les Allemands sont passés à un mètre de nous. Ils passaient en patrouille. C'est surtout le bruit de leurs chaussures qui a fait peur. Et après on est vite rentré.



Louis KRUIJFHOOFT
23 ans

Il y a eu le bombardement du 15 août 44 ; c'était formidable (…) Tous ces avions arrivaient du bois de Meerdael et on voyait toutes ces bombes se détacher. J'ai compté jusqu'à 16 bombes d'un seul appareil (…). Ça a été un bazar ! On n'avait pas l'impression qu'ils nous faisaient du mal. On était contents.

Comme j'avais appris un assez bon métier – c'était la réparation de radio – pendant toute la guerre j'ai dépanné des radios. À ce moment-là les gens étaient tous pendus à leur poste pour avoir Londres (…). J'avais mis une grande plaque de radio-dépannage devant la maison et ça m'a permis de vivre pendant toute la guerre. J'étais seul avec ma mère ici. Mon frère était prisonnier de guerre, il est resté 5 ans en Allemagne.

On était toute une bande de copains (…) et on passait son temps (…). À ce moment-là il y avait des petites pièces de 5 centimes avec un petit trou dedans. On traçait une ligne puis on la jetait pour être le plus près de la ligne. Et voilà qu'une Mercedes d'une grosse légume allemande s'arrête avec un petit drapeau hitlérien et le grand chic. [Il y en a un] qui est venu me demander le chemin pour Bourg-Léopold (…). Je leur ai dit d'aller jusqu'à Eghezée puis de continuer sur Huy et que de là ils devraient se renseigner (…). Je les ai envoyés aux calendes grecques. On rigolait bien mais il valait mieux disparaitre après ça.

Ce qui nous a fait du bien c'est quand les Américains sont arrivés sur la route de Wavre. À ce moment-là ma mère avait un lumbago. Et bien, elle est sortie et elle est allée acclamer ces chars. Elle était guérie, incroyable ! À ce moment-là (…) on s'est dit qu'au moins on pouvait dire ce qui nous passait par la tête. Que vous soyez dans un bus ou un tram, vous n'osiez pas parler. On ne savait jamais à qui on avait à faire. C'était un sale moment. C'est ça aussi qui était désagréable pendant la guerre.





Georgette LIBERT
14 ans

(…) Ici à M'lin, Immense ! Il y avait des gens qui étaient évacués de La Bruyère, beaucoup. Il y a des gens qui venaient de tout côté pour se cacher (…). Et tout d'un coup on a vu arriver les Allemands (…). C'était immense. Ils sont venus dans les granges, dans les étables, dans tout. Pas méchants rien du tout mais ils ont été partout. Ils sont venus de la chapelle [Saint-Corneille]. Ils ont pris le café ici, ils y tapaient à la machine. Ils sont restés un petit temps. Ils étaient corrects, très corrects. Maman avait peur. Elle avait ma petite sœur tout bébé dans ses bras et a dit aux Allemands que sa mère lui avait toujours dit qu'à la guerre 14 ils tuaient les bébés. Les Allemands lui ont dit que Hitler n'avait pas commandé ça, qu'ils ne pouvaient plus le faire.

On avait entendu au poste : *La Bruyère est mûre il faut la faucher.* C'était le jour de la procession, le 15 août ; ça jamais je ne l'oublierai. On a été à la messe. On était dans l'église et *Boum ! Boum !* (…). La messe a été finie, le curé a arrêté tout et la procession n'est pas sortie. Et nous sommes revenus dans le village. (…). Ils bombardaient la plaine (…). On a eu peur sais-tu ! Ma maman pleurait aussi, elle était toujours avec ma petite sœur. Elle avait peur et elle disait : *ils vont la tuer, ils vont la tuer.* Un bombardement, c'est terrible.

Les Américains venaient boire leur verre [au café]. Mais c'étaient des zouaves, il ne fallait pas se montrer tu sais, c'était pas comme les Belges. Ils cherchaient les filles, les plus grandes. Moi qui avait 14 ans (…) quand il y avait des soldats ici, j'étais toujours avec maman. Il y avait toutes sortes, des Français, des Anglais.

Lucie MAISIN
17 ans

J'allais avoir 17 ans. J'étais au pensionnat [à Heverlee] à ce moment-là puis je n'ai plus voulu y rester, j'avais peur et il fallait revenir (…) Mes parents avaient peur. On allait dans la cave quand on entendait quelque chose. Ils en avaient déjà vu une de guerre et c'était autre chose qu'en 40.

Il y avait du marché noir dans le temps. Il y avait à Tourinnes, un qui faisait le commerce comme ça, un *smokeleer*. Il vendait du chocolat et du café. Quand je suis arrivée là, il y avait un Allemand avec qui il faisait aussi commerce (…). L' Allemand voulait me payer un paquet de chocolat, je l'ai pris et puis je l'ai rendu après [au *smokeleer*]. C'était un Allemand qui voulait offrir du chocolat à une jeune femme…

On coupait du bois pour se chauffer. On a quand même jamais eu froid mais on ne chauffait qu'une pièce. En hiver on allait chercher du bois à la forêt de Meerdael avec des traîneaux. Quand il gelait ça glissait bien.



Denise MENADA
12 ans

On est parti au château Janssen [Valduc]. On était dans la cave du château avec d'autres personnes de Hamme-Mille, pour nous réfugier (…) Les chiens de Pierre, le concierge, se sont mis à aboyer. Et alors on a entendu les Allemands casser les carreaux des portes et on nous a fait sortir. Ils nous ont alignés contre le mur juste à la sortie de la cave, un Allemand avec sa carabine. Et ils nous ont pris tous pour monter hors du château (…) Pierre et sa femme Clara, et sa gamine Josée, avec mon grand-père, ma grand-mère, ma maman, et ma petite sœur et moi. On était à la fin de la file et on s'est caché (…). On était caché dans le parc du château jusqu'à 5 heures du matin. On était couché dans l'herbe en-dessous des arbres et on entendait les *shrapnels*, les obus qui tombaient. À 5 heures du matin on a mis les voiles et on est allé chez Algoet, à la grande ferme Algoet.

René Ménada (…) je ne sais pas tout sur lui [c'était un cousin]. Mais je l'ai connu. En 1942 quand ma grand-mère est décédée il est venu ici c'était un brave jeune homme. Il est mort à Waterloo. Il était dans l'armée blanche, les maquisards. Mais j'ai entendu dire qu'il n'avait pas été tué directement et que les Allemands l'on martyrisé un bon moment. Il a fort souffert. Ils l'ont laissé mourir à petit feu.

Ils ont tondu celles qui avaient été avec les Allemands. [Il y en a une qu'ils n'ont] pas attrapée alors qu'ils auraient dû aussi lui couper les cheveux (…) alors ils ont coupé les poils de son chien…

Les Américains qui étaient au château nous donnaient des cigarettes, des *Camel*, pour quand on jouait aux cartes avec eux. Mais on n'a pas continué à fumer après, on n'avait pas l'argent.



Roger MEUNIER
12 ans

On voyait bien que ça allait éclater un jour ou l'autre. Au début tout le monde a eu peur. Les grands-parents avaient connu la guerre de 14. C'est ça que les gens partaient. Nous on est parti une nuit, à M'lin (…) pour ne pas voir les Allemands. Il parait qu'en 14 à M'lin ils n'avaient jamais vu d'Allemands. C'était un peu retiré. Et le matin tu ne voyais plus une âme, tu n'entendais plus rien et tu ne voyais plus que les vaches dans les prairies. Un village mort, mais mort (…). La guerre s'est déclarée un vendredi. Le mardi matin les Allemands étaient là.

J'ai été à l'école jusqu'à mes 16 ans, à Saint-Albert [Jodoigne], au pensionnat. On avait assez à manger. Ils demandaient aux enfants de fermier qu'ils apportent un peu de farine [dans leur valise]. On avait un bon pain, on n'a jamais eu faim.

Pour se chauffer c'était encore une histoire. Quand tu avais des personnes âgées tu avais droit à un bon. Ils appelaient ça du *schlamm*. C'était des poussières de charbon, mélangées avec une espèce de goudron et on tirait son plan avec ça (…). Le soir une fois 21 heures, on allait dormir pour épargner.

Ils [les Américains] arrivaient de Tourinnes (…). On n'avait pas assez de ses yeux pour tout voir. Ils sont passés, pour moi, un jour, la nuit et un jour. De tout, des camions, des tanks. Ils ont tout arraché il n'y avait plus rien du chemin (…). Il y avait des Africains, des noirs. Un Africain qui conduisait un camion. J'en avais [déjà] vu [mais] seulement en 1935, à l'Exposition universelle. Et là dans l'armée américaine, il y en avait aussi.





Jeanne MOUREAU
11 ans

J'étais encore petite, mon père avait peur parce qu'il y avait eu des atrocités en 14. On est parti avec les cousins, leur cheval et la charrette, comme tout le monde. Vers la frontière française. On n'y est pas resté tellement longtemps.

Les Allemands habitaient à l'Hospice et ici ils avaient mis leur cuisine. Une énorme cuisine et ils nous donnaient du charbon. On cuisinait ici pour servir les troupes du quartier et ils nous donnaient à manger. Ce n'est peut-être pas beau à dire mais on n'a pas un mauvais souvenir, on n'a pas eu de méchancetés. Je ne dis pas qu'on allait jouer aux cartes ensemble mais enfin on n'était quand même pas comme chien et chat (…). Ils n'étaient pas tous crapuleux.

Par ici on a tondu des femmes (…) c'était de la méchanceté. Ce n'est pas parce que vous parlez avec quelqu'un que vous allez dans son lit.



Quand les avions arrivaient tout tremblait. Le bombardement du 15 août a été terrible.

Un jour, j'étais cachée derrière un gros arbre de l'autre côté de la rue avec mon mari. Moi d'un côté, lui de l'autre. On avait été prévenu d'une rafle de la Gestapo. Ils étaient dans la maison puis sont sortis et mon mari qui observait a dit : *Ils sont sortis, mais ils n'ont pas pris [mon] papa.*

On se chauffait avec du bois et des *schlamms*. J'allais avec papa au bois de Meerdael. Mon époux n'avait pas de timbres puisqu'il avait refusé de passer la visite à Bruxelles, chez les Allemands.

Renée PIERRE
18 ans



Valentine REMY
17 ans

« On a été à Boulogne-sur-Mer pour prendre le bateau et partir en Angleterre (…). Un dimanche matin j'étais partie à la messe et on a raté le départ pour l'Angleterre (…). Les Allemands se sont battus pour prendre Boulogne. Les Belges rentraient chez eux. C'était fini l'Angleterre. C'est ma messe qui m'a fait rater l'Angleterre.

« Dans la cour, avant la grange, il y avait une grande pièce avec des Allemands. La maison était grande alors il y en avait. Ils ont réquisitionné cette pièce et y ont arrangé des lits. Il devait y en avoir presque 10. À la Noël, c'était la fête depuis le matin jusqu'au soir, chez les Allemands de la maison. Mais nous autres on dormait. Eux ils chantaient. Toute la nuit. Le matin les Allemands ont voulu nous photographier avec eux (…) je n'ai pas voulu être sur la photo.

« Ils étaient en colonne pour marcher avec leurs bottes. Leurs bottes je les entends encore et ils chantaient. Ils allaient vers le centre de Beauvechain, tout un groupe. Ces bottes et ces chants, j'ai encore ce chant des Allemands dans la tête.

« À cause de la guerre. C'est notre jeunesse qui est perdue.



« J'ai appris que c'était la guerre en écoutant les conversations des parents. Papa était avec l'oreille sur la radio et il disait toujours : *il va se passer quelque chose ! Il va se passer quelque chose !*

« J'ai vu bombarder Douai, on a dormi dans une grange et on voyait passer les obus au-dessus de nous la nuit ; des obus rouges qui tombaient 300 mètres plus loin.

« Moi j'en ai connu un, Oskar, qui me considérait presque comme son fils. Il venait tous les jours chez nous, il me prenait sur les genoux, il venait avec des œufs, du salami etc (…). L' Allemagne allait gagner mais il n'attendait qu'une chose, c'était que la guerre soit finie pour aller rejoindre sa femme et son fils. Quand ils sont partis, quand ils ont été chassés [par les Américains] il est venu, il nous a embrassés et il pleurait.

« Mon papa avait eu la possibilité de cultiver ce qu'on appelait *une Bruyère*, c'est-à-dire 25 ares de terrains qui se trouvaient à la Misère (…) on mettait là du seigle, des betteraves et des pommes de terre. Du seigle pour faire de la farine pour les cochons (…) des betteraves pour les moutons et des pommes de terre pour nous.

Jacques RIGUELLE
12 ans
&
Yvonne HACCOURT
9 ans

Anna RUELLE
10 ans

Le bombardement du 15 août a commencé pendant la messe, les gens ont couru pour aller s'abriter mais moi j'étais à la maison. On a vu un combat d'avions, il y en a un qui est tombé à la brasserie, tout près de *La Comète*. C'est un Anglais qui est tombé. Mon grand-père était *au bal* comme on disait, après la messe il descendait là pour aller jouer aux cartes comme tous les dimanches. Il était à l'entrée de la cave et regardait les avions avec Léon Liesse. Léon a été blessé. Un éclat de bombe dans son ventre [sic.] ou je ne sais plus quoi.

Les chemises noires, c'étaient les traîtres, des Belges qui étaient habillés tout en noir. Il y en avait tout plein. Ils logeaient dans la prairie en haut (…) c'était des jeunes de 25, 30 ans peut-être. Ils parlaient comme par ici, le français (…). Il y en avait beaucoup, je me souviens que le docteur autrichien qui logeait chez le docteur Duchesne disait que : *Pour ceux-là il faudrait faire une piqure, une bonne !* Il ne les appréciait pas.

À 22 heures on devait tous être rentrés. On entendait une moto qui descendait et qui faisait le tour du village pour voir si tout le monde était chez soi. On devait mettre des stores aux fenêtres pour que l'on ne voie pas la lumière. On avait des stores et on mettait encore quelque chose de noir à l'intérieur pour que l'on ne voie pas.

Quand les Américains sont arrivés, les Allemands étaient encore là. Une femme avait voulu leur donner des fleurs pour les remercier, elle pensait que c'était des Américains. L'homme lui a dit : *Tenez-les pour les autres*. C'était un Allemand.





Jean SCHAYES
9 ans

Je me rappelle le bombardement du 15 août. Nous étions à la messe. Il y a eu 3 vagues : les 2 premières ont tapé juste sur la plaine et la troisième a lâché ses bombes 25 secondes trop tard. Mais 25 secondes en avion, ils étaient sur le village de La Bruyère (…). Ce jour-là, le curé a abrégé sa messe et il nous a dit de vite rentrer. Avec Jacques Riguelle on a couru jusque chez le notaire pour voir bombarder. Il y a des bombes qui sont tombées pas loin d'où on était. Et quand je suis rentré, mon père qui était mort d'inquiétude m'a flanqué une de ces trempes, c'est la seule trempe que j'ai eue de mon père.

Il y avait des patrouilles dans le village ; ils marchaient au pas, en chantant. On les entendait arriver de loin (…). Il y avait une tranchée dans la prairie et vers 9h30 ils mettaient une échelle là-dessus et à 10 heures tapantes, tout le monde était assis sur l'échelle pour faire ses besoins en même temps. Tout était discipliné chez eux.

Pendant la guerre j'ai fait ma communion. Pour faire ma communion il fallait un nouveau costume. Alors ma mère a envoyé mon père à Louvain acheter un costume pour moi avec des timbres pour vêtements. Il avait dans une poche un paquet de beurre et dans l'autre un paquet de jambon. On lui disait que c'était la guerre et qu'il n'y avait pas de tissu. Il a mis le beurre et la viande sur le comptoir (…) j'ai fait ma communion avec un costume marin tout neuf. Avec du beurre et de la viande on obtenait tout.

Question nourriture les Américains ils en avaient ! On allait chercher des restes de nourriture pour donner à manger aux cochons. Et mon chien – j'avais un berger allemand – les Américains lui apportaient des dindes entières. Il rentrait dans sa niche quand il voyait qu'on lui donnait à manger parce qu'il ne savait plus comment bouffer. C'était terrible !

André SNAPPE
6 ans

Maman et grand-mère voulaient partir et avaient préparé un grand panier de linge. Finalement elles sont allées se réfugier dans la cure de Tourinnes, dans les caves. Il y avait une trentaine de personnes et le curé avait donné l'absolution.

Lors de la réquisition des chevaux, la voisine a donné une bouteille de genièvre au cheval pour qu'il ne bouge pas.

Le souvenir de 14-18 persistait : [celui des] Allemands violents. Dans notre café est arrivé un jour un Allemand en *side-car* avec un Anglais blessé. Il avait demandé à papa de l'eau. Comme papa avait oublié l'ouvre-bouteille, il a cassé la bouteille pour servir l'Anglais plus vite.

Comme cultivateur, aucun problème de nourriture mais se chauffer était une autre histoire. En hiver, pendant la nuit, mon père allait chercher en traîneau des troncs d'arbre à la forêt de Meerdael. Le lendemain il fallait les scier et les fendre.





Émile STORDEUR
8 ans

La première fois où j'ai vu un Allemand, c'était le long du canal qui passe à Anderlecht et il était là avec mitrailleuse et tout. Il n'y avait rien qui se passait mais il était couché là, c'est le premier que j'ai vu. Après j'ai eu l'occasion d'en voir beaucoup parce qu'ici à Hamme-Mille, il y en a eu au château de Valduc. Puis dans la cure il y a eu la jeunesse hitlérienne qui est venue à la fin de la guerre, tous des jeunes (…) Ils avaient 17 ou 18 ans.

J'étais dans la Résistance. On transportait des armes, on transportait des munitions, on a scié des poteaux… Le vicinal passait de Beauvechain et allait vers Louvain. On était prévenu quand il allait y avoir un bombardement et on allait scier les fils pour que les Allemands ne sachent pas aller au dépôt de munitions à Meerdael. On a eu peur quelques fois d'ailleurs.

Au village les gens n'avaient pas tellement faim, parce que on allait glâner. Tout le monde élevait son cochon, on avait des lapins, on avait un tas d'histoires donc on n'a pas réellement eu faim. Les cousins et oncles qui habitaient Bruxelles revenaient ici régulièrement et on essayait d'avoir pour eux de quoi manger car eux avaient faim (…). On essayait d'avoir pour eux, des œufs, du beurre, de la farine, des pommes de terre.

C'était au lieu-dit *Le Plein* à Hamme-Mille, au bout du Vieux chemin de Louvain, juste avant que ça ne tourne vers la rue Alfred Scheers. C'était là que ça s'est passé. J'en ai vues l'une ou l'autre qui se faisaient tondre, avec des personnes qui regardaient évidemment. Il y en a qui rigolaient. Il y en a d'autres qui trouvaient ça absurde. J'avais 14 ans [sic.].



Joseph TROTOIR
19 ans

&

Georgette DEGREVE
14 ans

Les Allemands sont arrivés vers nous [sur le front]. On s'est rendus et j'ai été fait prisonnier de guerre. On a déposé nos armes par terre, un par un, devant les Allemands. On nous a emmenés à pied puis en train jusqu'en Allemagne. Dans des wagons à bestiaux. On était 50 dans un wagon. Le voyage a été fait en une trotte jusque là-bas. On n'a rien eu à manger ni à boire.

Quand je suis revenu à La Bruyère, il y avait des Allemands dans le village. J'habitais la maison de mes parents. Je travaillais à la maison comme cultivateur. On a déménagé de La Bruyère pour M'lin parce que c'était dangereux d'y rester. On bombardait la plaine. Il y en a beaucoup qui ont déménagé de La Bruyère et qui se sont réfugiés à M'lin. Ils ont pu y mettre leurs bêtes, les vaches et les chevaux.

Quand je suis revenu d'Allemagne on m'a laissé tranquille. Les Allemands n'étaient pas méchants mais on en avait peur ! Ils n'étaient pas si violents que ceux de 14.

On s'est rencontré [avec Joseph] à la fête à La Bruyère. Ils revenaient par reconnaissance inviter les gens qui les avaient accueillis durant la guerre. Joseph est venu *choser* ici, inviter la femme de chez Rubens et alors là, en revenant, on s'est rencontré ici dans la ruelle. Il m'a demandé si on allait se voir à la fête de La Bruyère et c'est là qu'en s'est rencontré. Ça a continué et on s'est marié en 1952, on a deux enfants.



Simone VAN MEERBECK
16 ans

Mon père était peintre, il n'avait plus beaucoup de travail. Et moi je suis allée en service assez tôt ; j'avais 16 ans. J'étais [au service] d'une baronne [à Bruxelles]. J'étais encore dans mon lit et ils m'ont crié : *Simone, descendez ! C'est la guerre* (…). J'ai voulu revenir chez mes parents et ils m'ont proposé de les accompagner en Espagne. J'ai refusé, je ne voulais pas quitter mes parents.

La peur ! Moi j'ai eu une fois une crise, le soir. Ils tiraient avec leur canon de Arras. On ne savait jamais où ça allait tomber. Je m'en souviendrai toujours, j'ai eu une crise de nerfs formidable. Trembler. Trembler. Trembler de peur. Combien n'étaient pas tués sur le chariot ? On en a vu beaucoup, en revenant le long de la route. Misère. Misère.

Les vrais hitlériens c'étaient des vilains mais on n'a pas vu ça. Il n'y avait que des gentils. Ils aimaient voir les petits enfants. Ils voulaient tant rentrer chez eux alors qu'ils devaient partir au front et peut-être se faire tuer. Ils avaient une famille chez eux. Ils étaient obligés.

J'ai vu Eisenhower de près, ils sont passés Boulevard Lambermont. Il était debout sur sa voiture, en 44.

Je n'ai pas eu de jeunesse durant la guerre. Il n'y avait rien. Il n'y avait pas de bal. Même après, nos parents, avec les militaires qu'il y avait, ne voulaient pas nous laisser sortir. De peur que l'on soit enceinte. C'était des hommes sans femme, il y en avait beaucoup des violeurs.

René VANROY
14 ans

Oui je m'en souviens [du début de la guerre] parce que les Anglais étaient chez nous dans la grange avec leurs chars, cachés. Et les Anglais nous ont dit que les Allemands étaient à la porte de Hoegaarden et qu'on devait partir. Et nous voilà partis, 18 jours.

Ce qui m'a marqué le plus c'est le bombardement du 15 août. On était caché avec mes parents dans une buse qui récoltait l'eau qui descendait des champs.

Quand les Américains sont arrivés, les Allemands étaient partis. Ils étaient renseignés avec la Radio-Londres de chez nous notamment. Ils venaient écouter. Ils disaient : *Hitler nous a conduits dans l'erreur.*





Visages de témoins

CATALOGUE D'EXPOSITION
Novembre 2017

2



Une mission photographique humaniste

C'est le 12 janvier 2017 que l'Atelier de l'Image marque son accord de participer à une mission photographique particulière : tirer les portraits de Beauvechainois témoins de la guerre 40-45. La plupart d'entre eux ont déjà été interviewés par Jean-Paul Deprez, initiateur du projet. Ils lui ont relaté des faits qui les ont marqués, raconté des anecdotes, fait part de leur vécu pendant ces années sombres.

Jean-Paul souhaite mettre des visages sur ces récits et il en fait part à Mathieu Bertrand qui vient d'être nommé responsable de la toute jeune Maison de la Mémoire et de la Citoyenneté, Maison rurale de Beauvechain.

Il s'agit, pour l'Atelier de l'Image, d'une mission photographique à ne pas manquer. Pas question de faire se déplacer ces personnes, pour certaines fort âgées et les photographier en studio. Le choix est donc fait d'aller vers eux et de les photographier dans leur contexte quotidien. Rapidement, les premiers rendez-vous sont pris et se succèdent.

Jean-Paul Deprez, qui les connaît déjà bien, ouvre les portes et les photographes sont accueillis avec cette chaleur qui caractérise ces personnes qui ont vécu des moments particulièrement difficiles. Ils nous racontent encore et encore. En général, nous nous déplaçons à deux photographes. Pendant que l'un discute, l'autre prend des photos. De cette façon, ils oublient l'objectif. Parfois l'émotion est très grande.

Les photographes de l'Atelier de l'Image garderont un souvenir inoubliable de ces instants passés en compagnie de ces porteurs de mémoire et les remercient pour leur accueil.

Jean-Pierre Fourneaux,
Animateur de l'Atelier de l'Image

Les photographes dans l'ordre chronologique de leur participation :

Ger Spendel
Marc Eppe
Véronique Windey
Jacques Van Mierenhoucht
Martine Cecchetto
Dominique Mouvet
Jean-Pierre Fourneaux

Tous membres actifs de l'Atelier de l'Image à Tourinnes-la-Grosse.

Simone Bollaerts



Photo : Véronique Windey

Jean Bollen



Photo : Jacques Van Mierenhoucht

Irène Brans



Photo : Jean-Pierre Fourneaux

Georgette Degreve



Photo : Marc Eppe

Joseph Delestinne



Photo : Jean-Pierre Fourneaux



Marcel Delestinne

Photo : Véronique Windey

Raymond Delestinne

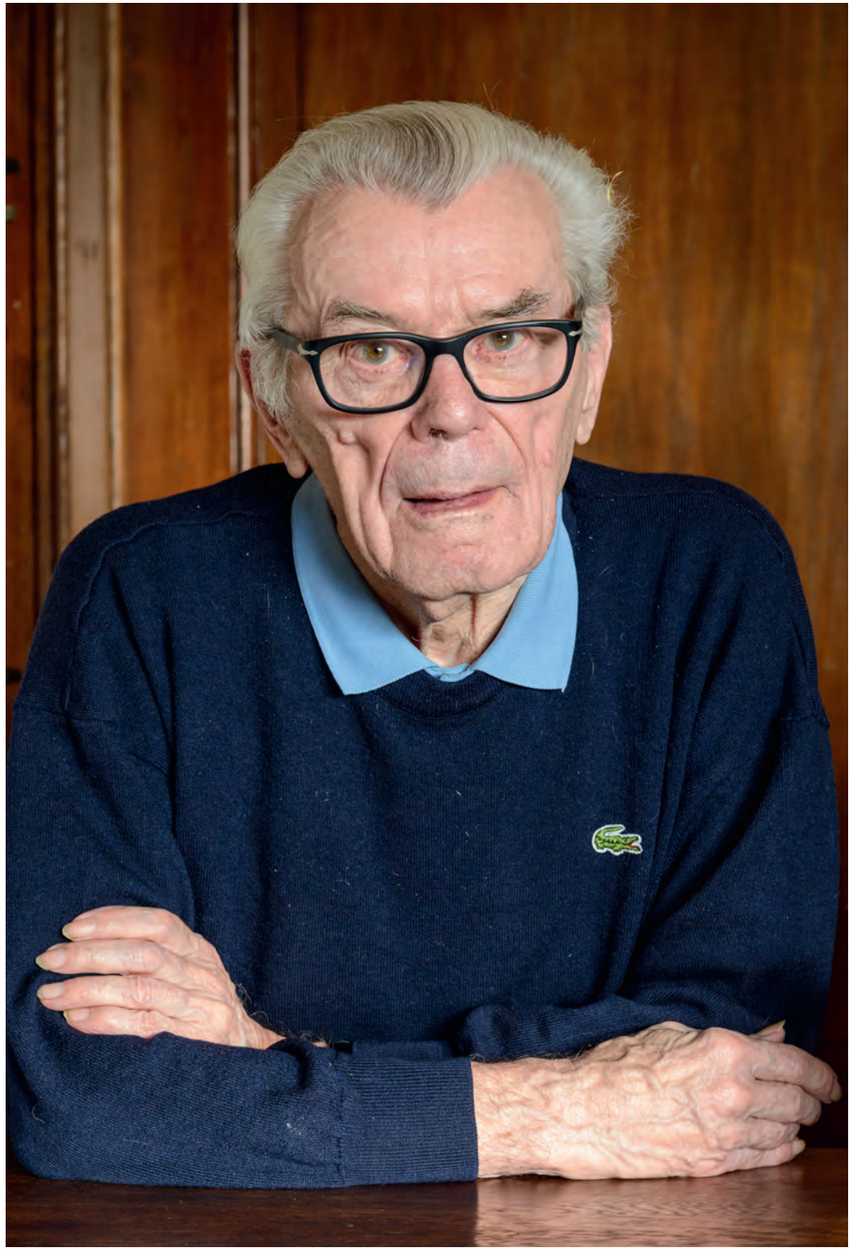
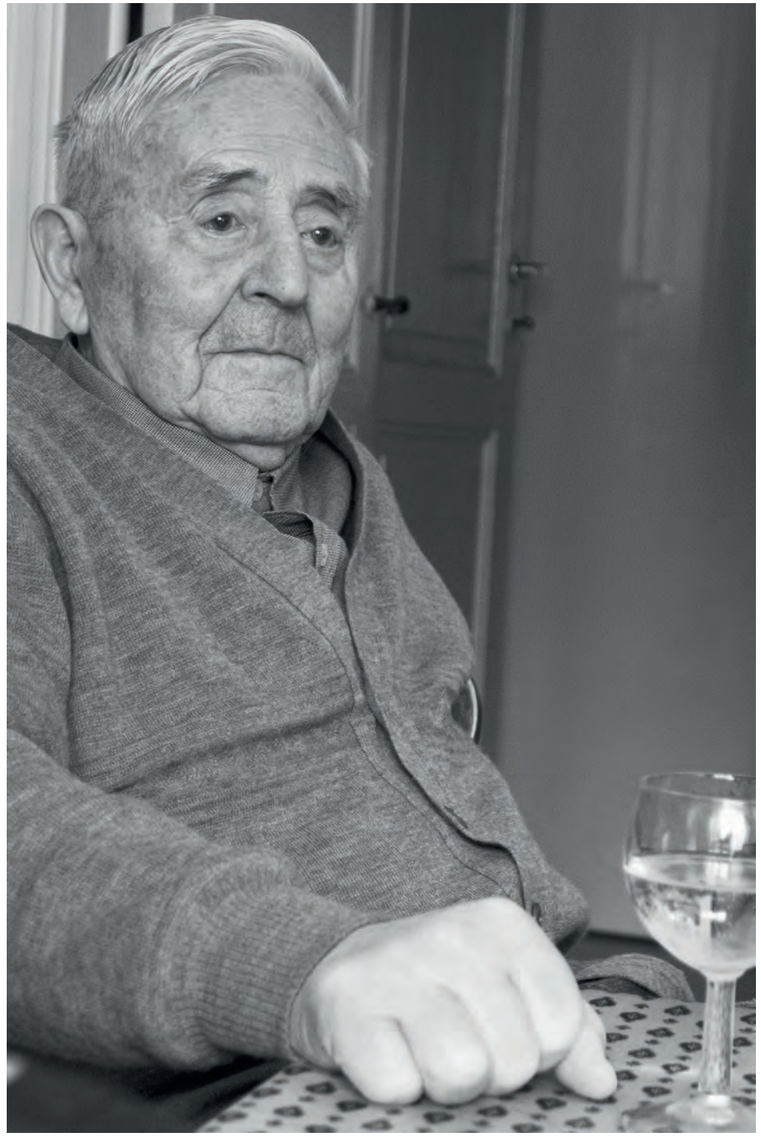


Photo : Ger Spendel



Fernande Drappier

Photo : Dominique Mouvet



Louis Duchenne

Photo : Marc Eppe



Eva Frix

Photo : Martine Cecchetto



Félicien Frix

Photo : Jean-Pierre Fourneaux



Albert Haccourt

Photo : Ger Spendel



Yvonne Haccourt

Photo : Jean-Pierre Fourneaux



Sophie Hunder

Photo : Véronique Windey

Marie-José Jadot



Photo : Jean-Pierre Fourneaux

Louis Kruijfhooft



Photo : Jean-Pierre Fourneaux

Georgette Libert



Photo : Marc Eppe



Lucie Maisin

Photo : Jacques Van Mierenhoucht

Denise Menada



Photo : Ger Spendel

Roger Meunier



Photo : Jean-Pierre Fourneaux

Jeanne Moureau



Photo : Martine Cecchetto

Renée Pierre



Photo : Martine Cecchetto

Valentine Remy



Photo : Véronique Windey

Jacques Riguelle

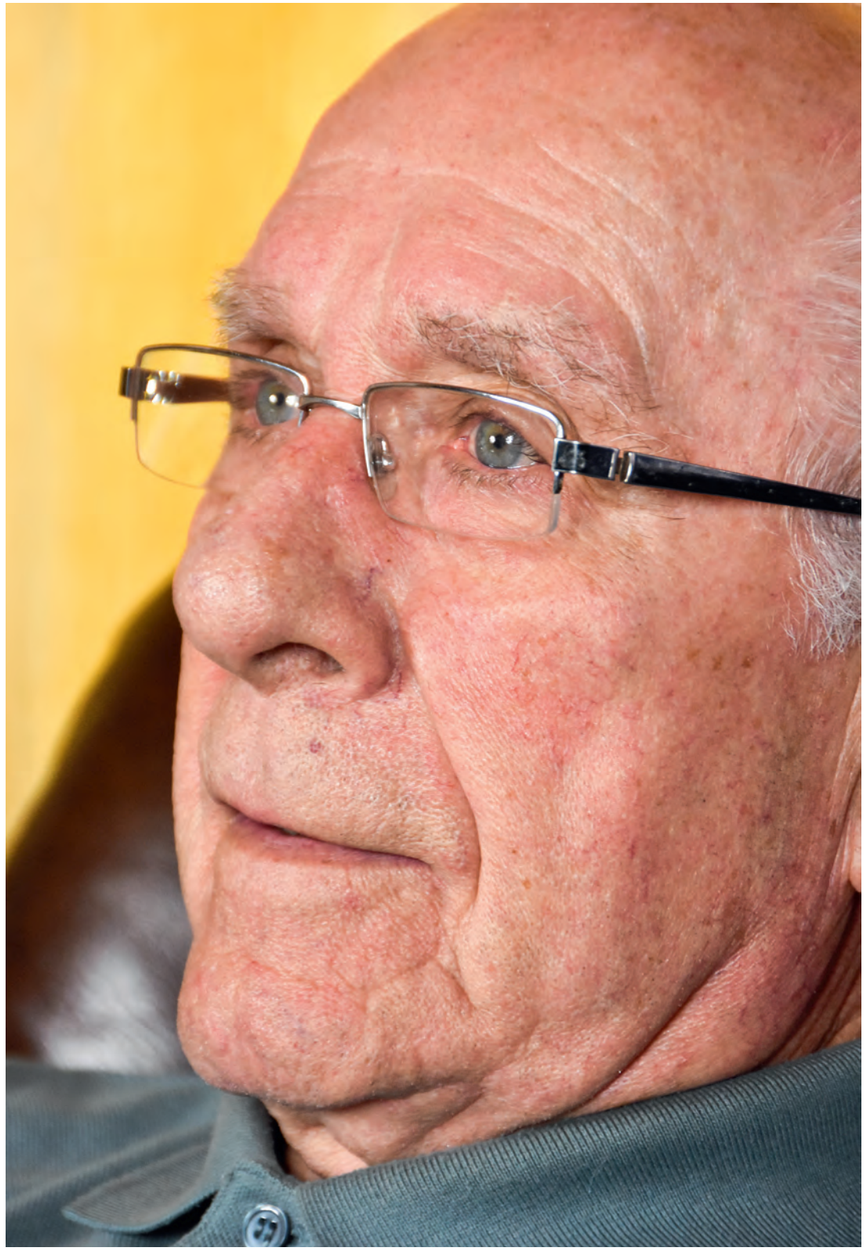


Photo : Véronique Windey

Anna Ruelle



Photo : Véronique Windey

Jean Schayes



Photo : Martine Cecchetto

André Snappe



Photo : Ger Spendel



Emile Stordeur

Photo : Marc Eppe

Joseph Trotoir



Photo : Martine Cecchetto

Marie-Louise Vandezande



Photo : Marc Eppe



Christiane Vanmeerbeeck

Photo : Ger Spendel



Simone Van Meerbeck

Photo : Marc Eppe



René Vanroy

Photo : Martine Cecchetto



Avertissement

Les interviews ont été enregistrées et intégralement retranscrites. Les quelques phrases rapportées dans ce recueil sont donc rédigées en reproduisant l'échange verbal, donnant la priorité à l'expression du langage parlé de chacun d'eux.

Afin de normaliser la mise en écriture des témoignages, le choix de l'usage de l'impersonnel a été fait pour l'ensemble des textes, de même que la transcription des chiffres en chiffres arabes et non en toutes lettres. Les ponctuations usitées sont celles qui semblaient le plus en adéquation avec le ton utilisé lors de l'entretien. L'âge indiqué pour chaque personnalité est celui qu'elle avait en 1940.

Afin de contextualiser chaque « tranche de vie » et d'épauler le lecteur, des repères chronologiques ont été intégrés en début d'ouvrage et des précisions sont parfois jointes aux citations par le biais de phrases inscrites entre [crochets].

Nous terminerons en attirant l'attention sur le fait qu'il faut rester prudent lors de la lecture des témoignages, basés sur la mémoire des acteurs du moment. En effet, lorsqu'un vécu devient un souvenir, le factuel s'efface toujours un peu au profit du ressenti, surtout si les évènements sont lointains.

Beauvechain



Perpétuer la mémoire du passé, c'est renforcer le sentiment d'appartenir à une communauté et faire œuvre de citoyenneté. Il nous apparaissait particulièrement indiqué de poursuivre dans cette voie notamment à propos de la Seconde Guerre mondiale et pour ce faire, interroger nombre de nos concitoyens qui l'ont vécue.

Marc DECONINCK

Vous m'avez parlé de l'exode sur des routes parsemées de débris et de morts, des bombardements et des abris de fortune. Vous avez évoqué les déportations et les prisonniers de guerre. Vous avez expliqué les privations et les petits plaisirs (…). Il a été question de solidarité entre villageois mais aussi de la nuance à faire entre le pire des ennemis et des Allemands qui n'avaient jamais voulu cela et qui, d'après témoignages, détestaient Hitler et son régime.

Jean-Paul DEPREZ

Il s'agit, pour l'Atelier de l'Image, d'une mission photographique à ne pas manquer. Pas question de faire se déplacer ces personnes, pour certaines fort âgées et les photographier en studio. Le choix est donc fait d'aller vers eux et de les photographier dans leur contexte quotidien (…). En général, nous nous déplaçons à deux photographes. Pendant que l'un discute, l'autre prend des photos. De cette façon, ils oublient l'objectif. Parfois l'émotion est très grande.

Jean-Pierre FOURNEAUX

Notre espoir est que la lecture de ces quelques « morceaux » de vécu puisse donner de la place à la nuance dans notre mémoire collective. Cette nuance est une étape importante sinon essentielle dans le processus qui cherche à éviter tous les obscurantismes.

Mathieu BERTRAND

9 782960 204704